

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 43

Artikel: La bibliothèque de mon oncle : [suite]
Autor: Toepffer, Rodolphe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A l'air appétissant, à la croûte dorée
Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin Bourguignon pétillant dans son verre,
Du malade affaibli retrempe la vigueur.
Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère,
Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renaît dans ce corps qu'abandonnait la vie
Et que l'espoir avait quitté,
Il rentre en possession de sa santé ravie ;
Quelle ineffable volupté.

Il jouit du présent ; le passé le rassure ;
Les amis sont plus chers et le monde est plus beau ;
L'avenir lui sourit et toute la nature
Célèbre et chante un renouveau.

La brise dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,
Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,
Semblent tous annoncer dans un riant langage
Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours !

Mauvais débiteurs. — Je n'ai pas le temps de
m'arrêter maintenant dit M. X^{xxx} à un mendiant ;
je vous donnerai quelque chose en repassant.
— Vous ne sauriez croire combien d'argent
j'ai déjà perdu en faisant crédit de la sorte ! ré-
partit le mendiant.

La moitié. — Un gendarme rencontre un tri-
mardeur sur la route de Morges.
— Vous n'avez pas de papiers ?
— Si, mais j'ai pas de tabac.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

34

PAR

RODOLPHE Tœpffer

— Ce n'est pas elle que je pleure, bon oncle ;
mais vous me dites, des choses si tristes ! Que de-
viendrai-je quand vous ne ne serez plus ? »
Ces paroles, en tirant mon oncle de son erreur,
lui causèrent un soulagement si grand, qu'aussi-
tôt il reprit sa gaieté.

« Ohé ! mon pauvre Jules, est-ce sur moi que tu
pleures ? Bon ! bon ! qu'à cela ne tienne mon en-
fant, on vivra... A quatre-vingt-quatre, on con-
naît le métier... Et puis mon Hippocrate est là...
Ne pleurons pas mon enfant. Il s'agit de beaux-
arts... de rien autre... et puis de ton sort. L'âge
arrive, vois-tu bien, à toi comme à moi... Tu ne
veux pas de droit ? c'est permis. Eh bien ! mets-toi
aux beaux arts... car il est vrai qu'il faut se plaire
à son métier. Tu prendras la madone ; nous te
chercherons un atelier... Tu commenceras ici, tu
finiras à Rome ; ce sera pour le mieux. Le mal se-
rait de végéter ; avec un but, on travaille, on mar-
che, on arrive, on se marie... »

Je l'interrompis : « Jamais mon oncle.

— Jamais ? soit ; c'est permis... Mais pourquoi,
Jules, te fais-tu célibataire !

— C'est que, lui repris-je avec embarras, je me
le suis juré à moi-même depuis que...

— Pauvre fille ?... si sage !... Eh bien ! suis ton
idée c'est permis. Je n'en suis pas mort. L'import-
tant, c'est que tu prennes un état, et nous allons
nous en occuper. »

Je fis un effort afin de paraître joyeux de quitter
le droit pour les beaux-arts ; mais j'avais le cœur
trop pénétré de tristesse et de reconnaissance
pour qu'aucun sentiment y trouvât place. Au bout
de quelques instants, je me retirai, après avoir
tendrement embrassé mon oncle.

Outre mon oncle Tom, moi et le peintre dont j'ai
parlé précédemment, il y avait d'autres locataires
dans la maison. Je vais les énumérer en allant du
bas en haut, pour arriver ainsi jusqu'à celui qui, le
plus près du ciel, en prit le chemin vers ce temps,
laissant vacante une belle mansarde au nord, où
j'allai m'établir.

C'était d'abord sur le même étage que nous, un
régent retraité, vieux bonhomme, tout occupé du
soin de manger une paye morte gagnée par
quarante années de travaux. Tranquille et jovial
épicurien, il faisait régulièrement sa sieste, et,
après son dîner, il se récréait à humer la brise du
soir, en compagnie de quelques serins qu'il éle-

vait becquetant, volant à ses côtés. Toutefois il
n'avait pas entièrement rompu avec son ancien
état, et son amusement principal, c'était d'appli-
quer à toutes choses et à tous venants quelques
sentences extraites de ses souvenirs classiques.

A l'étage au-dessus, c'était un octogénaire bourru,
morose, ancien magistrat de la république. L'été,
aussi dans une grande bergère, il vivait auprès de
sa fenêtre d'où il contemplait piteusement la rue,
voyant à toutes choses la décadence de l'État et la
ruine des mœurs : aux maisons reblanchies, aux
murs recrépis, aux chapeaux ronds, à la rareté de
cadenettes, et surtout à la jeunesse des jeunes
gens.

L'hiver, enfermant ses deux maigres jambes
dans ses bottes en carton, il vivait au coin de son
feu, ne le quittant plus que pour venir tous les
mois à sa porte, en bottes de carton toujours assis-
ter quelques mendiants ses contemporains, vieux
débris dans lesquels il reconnaissait encore les
vestiges du bon temps, les restes vermoulus de
cette ancienne république, si changée, si déchue.

Au-dessus de ce vieillard morose, vivait très re-
tirée une famille nombreuse, dont le chef était un
géomètre employé au cadastre. Cet homme à sa
planchette tout le jour, passait une partie des nuits
sur ses feuilles. Il avait, je m'en souviens, l'or-
gueil de la gêne laborieuse et indépendante, et si,
de loin en loin, il se permettait en famille une par-
tie de plaisir, il en savourait la jouissance d'un air
grave et fier qui m'imposait à moi, jeune homme,
un respect mêlé d'admiration.

Avant d'arriver à la mansarde, on passait encore
devant la demeure d'un joueur de basse. Celui-ci
donnait leçon tout le jour, se réservant la nuit
pour composer des thèmes sur son instrument.

Tout à l'entour du musicien s'élevaient des
chambrettes, des cabinets loués ou sous-loués à
des étudiants qui prenaient leurs repas chez lui.
Ces messieurs grands fumeurs, récitaient leurs
cours, chantaient des romances, donnaient du cor
ou jouaient du flageolet, en sorte que dans cette
région la symphonie était permanente.

Enfin la mansarde dont j'ai parlé.
Cette mansarde était grande, avec un jour ma-
gnifique. Le géomètre voulut l'avoir, et moi aussi.
On perça une fenêtre, on éleva une cloison, et nous
eûmes chacun une mansarde.

Un jour, j'allais rentrer dans ma demeure par la
porte qui est du côté de l'église, sous le gros tilleul.
Un brillant équipage stationnait auprès. A peine
l'eus-je dépassé, qu'une voix, que je reconnus aus-
sitôt, me porta à retourner la tête avec vivacité...
« Monsieur Jules ! » s'écria la même voix avec
émotion.

Dans mon trouble, j'hésitais à m'approcher, lors-
que je crus comprendre qu'on m'y invitait. Je re-
broussai : un geste rapide ouvrit la portière, et je
me trouvai en face de l'aimable Lucy. Elle était en
habit de deuil, les yeux mouillés de larmes... A
cette vue, les miennes coulèrent.

Je me souvenais tout à la fois de sa robe blan-
che, de ses filiales alarmes, des paroles du vieil-
lard, de sa bonté envers moi !... « Oh ! qu'il méritait
de vivre, lui dis-je bientôt, et que c'est une cruelle
perte, mademoiselle !... Permettez que je donne ces
pleurs au souvenir que je conserve de son aimable
bonté. »

Lucy, encore trop émue pour répondre, me
pressa la main avec un mouvement dont une gra-
cieuse réserve tempérait la reconnaissante affec-
tion.

« J'espère, me dit-elle enfin, que, plus heureux
que moi, vous possédez encore monsieur votre on-
cle !... »

— Il vit, lui dis-je ; mais l'âge s'accumule et le
courbe vers la terre... Que de fois, mademoiselle,
je songeais à votre père !... et chaque jour je com-
prenais votre tristesse. »

Lucy, se tournant alors vers un monsieur qui
était assis près d'elle, lui expliqua brièvement, en
anglais, le hasard auquel elle avait dû de faire ma
connaissance et celle de mon oncle, cinq années au-
paravant, et comment ma vue, en lui rappelant vi-
vement une journée où son père avait été si heu-
reux et si aimable, lui avait causé cette émotion.
Elle ajouta quelques mots d'éloge envers moi et
envers mon oncle ; et lorsqu'elle parla de ma con-
dition d'orphelin, je retrouvai dans son expression
et dans ces paroles cette compassion qui autrefois
m'avait tant ému. Quand elle eut achevé ce récit, le

monsieur qui paraissait ne pas parler français, me
tendit la main avec une expression d'affectueuse
estime.

Alors Lucy s'adressant à moi : « Monsieur est
mon époux ; c'est le protecteur et l'ami que m'a
choisi mon père lui-même... Depuis ce jour où
vous le vîtes, monsieur Jules, je ne devais plus le
conservé longtemps... Dieu l'a retiré dix-huit mois
après... Plus d'une fois il avait souri en se rappe-
lant votre histoire... En quelque temps, ajouta-t-
elle, que vous ayez un malheur semblable au mien,
je vous prie de m'en instruire... Je veux saluer vo-
tre oncle... Quel âge a-t-il ? »

— Il entre, madame, dans sa quatre-vingt-cin-
quième année. »

Après quelque silence, sous l'impression de cette
réponse : « J'étais venue pour parler au peintre qui
a fait le portrait de mon père... Pensez-vous, mon-
sieur que je pourrai le rencontrer seul ? »

— Sans aucun doute, madame. Vous me donne-
rez vos ordres, et je les transmettrai à mon con-
frère. »

Elle m'interrompit : « Oh ! vous avez donc pu
suivre votre penchant ! Eh ! bien j'accepte votre
offre, et je choisirai mon moment... Mais aupara-
vant, mon époux et moi serions désireux de voir
vos ouvrages... Habitez-vous cette même maison ? »

— Oui, madame... et, quelque confus que je sois
de n'avoir à vous montrer quelques misérables es-
sais, je n'ai garde de refuser par amour-propre,
l'honneur que vous voulez me faire. »

Nous dîmes encore quelques mots. Bientôt je
descendis et la voiture s'éloigna.

Les jours suivants, je vécus de ce souvenir et de
l'espoir de revoir bientôt Lucy. J'avais fait quel-
ques copies, entre autre celle de la madone, deux
ou trois portraits, puis quelques compositions, la
plupart d'une exécution plus que médiocre, mais
ne manquant pas de certains indices de talent.
Comme l'on peut croire, le bourgeois m'aida avec
la plus active complaisance à les disposer à leur
avantage, et tout était prêt pour recevoir Lucy,
lorsqu'elle arriva en effet. Son mari l'accompa-
gnait.

Tandis qu'à la demande de Lucy je retournais
toutes mes toiles pour les faire passer sous ses
yeux, j'entendis dans le corridor le pas de mon on-
cle. J'accourus pour lui ouvrir la porte.

Le bourgeois de la vanité.

Aménités. — Je ne suis pas un homme à
double face, moi !

— Heureusement, une gueule comme la
tienne... ça suffit.

La bonne. — Ma fille, je vous trouve bien pe-
tite pour vous engager comme bonne d'enfants.

— Mais ça vaut mieux, madame, que je sois
petite, votre bébé se fera moins de mal quand
je le laisserai tomber.

Titi et Tata. — Titi et Tata comptant en-
semble dix printemps, jouent avec leurs pou-
pées.

— Titi : Vous êtes une mauvaise mère, ma-
dame, vous nourrissez votre fille au biberon.

— Tata : Pensez-vous, madame, que je vais
m'abîmer la poitrine.

Logique. — A dîner, on sert des choux de
Bruxelles. Riquet les regarde longuement et dit
tout à coup :

— Dis, maman, les enfants doivent être bien
petits, à Bruxelles !

Kefol NEURALGIE
MIGRAINE
BOITE
F:180
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS